L'histoire

Le passé peut-il faire l'objet d'une connaissance scientifique ?

■ Qu'est-ce donc que l'histoire ?

1. Qu'est-ce donc que l'histoire ? / 2. Je proposerai de répondre : *l'histoire est la connaissance du passé humain*. 3. L'utilité pratique d'une telle définition est de résumer dans une brève formule l'apport des discussions et gloses qu'elle aura provoquées. // 4. Commentons-la : nous dirons connaissance et non pas, comme tels autres, « narration du passé humain », ou encore « œuvre littéraire visant à le retracer » ; sans doute, le travail historique doit normalement aboutir à une œuvre écrite (...), mais il s'agit là d'une exigence de caractère pratique (la mission sociale de l'historien...) : de fait, l'histoire existe déjà, parfaitement élaborée dans la pensée de l'historien avant même qu'il l'ait écrite ; quelles que puissent être les interférences des deux types d'activité, elles sont logiquement distinctes.
5. Nous dirons connaissance et non pas, comme d'autres, « recherche » ou « étude » (bien que ce sens d'« enquête » soit le sens premier du mot grec *istoria*), car c'est confondre la fin et les moyens ; ce qui importe c'est le résultat atteint par la recherche : nous ne la poursuivrions pas si elle ne devait pas aboutir ; l'histoire se définit par la vérité qu'elle se montre capable d'élaborer. / 6. Car, en disant connaissance, nous entendons connaissance valide, vraie : l'histoire s'oppose par là à ce qui serait, à ce qui est représentation fausse ou falsifiée, irréelle du passé, à l'utopie à l'histoire imaginaire (...), au roman historique, au mythe, aux traditions populaires ou aux légendes pédagogiques — ce passé en images d'Épinal que l'orgueil des grands États modernes inculque, dès l'école primaire, à l'âme innocente de ses futurs citoyens.
7. Sans doute cette vérité de la connaissance historique est-elle un idéal, dont, plus progressera notre analyse, plus il apparaîtra qu'il n'est pas facile à atteindre : l'histoire du moins doit être le résultat de l'effort le plus rigoureux, le plus systématique pour s'en rapprocher. 8. C'est pourquoi on pourrait peut-être préciser utilement « la connaissance scientifiquement élaborée du passé », si la notion de science n'était elle-même ambiguë : le platonicien s'étonnera que nous annexions à la « science » cette connaissance si peu rationnelle, qui relève tout entière du domaine de la *doxa*[1] ; l'aristotélicien pour qui il n'y a de « science » que du général sera désorienté lorsqu'il verra l'histoire décrite (et non sans quelque outrance, on le verra sous les traits d'une « science du concret » (Dardel), voire du « singulier » (Rickert).
9. Précisons donc (il faut parler grec pour s'entendre) que si l'on parle de science à propos de l'histoire, c'est non au sens d'*épistémè*[2] mais bien de *technè*[3], c'est-à-dire, par opposition à la connaissance vulgaire de l'expérience quotidienne, une connaissance élaborée en fonction d'une méthode systématique et rigoureuse, celle qui s'est révélée représenter le facteur optimum de vérité.

Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, 1954.

● Thèse (définition) : L'histoire est la connaissance scientifiquement élaborée du passé humain.
● Étapes de la définition :
• 1) L'histoire *n'est pas* une « ***œuvre littéraire*** visant à retracer » passé humain : l'œuvre écrite est la traduction concrète du travail proprement historique, afin que ce dernier sot communiqué au public.
• 2) L'histoire *n'est pas* la « ***narration*** du passé humain » : la connaissance historique précède sa narration.
• 3) L'histoire *n'est pas* un travail de ***recherche*** portant sur le passé des hommes : l'enquête est le moyen conduisant à un résultat : l'élaboration de la vérité.
• 4) L'histoire *n'est pas* une ***représentation irréelle*** du passé, comme le sont l'utopie, les mythes, les légendes, les traditions : l'histoire est l'effort, le plus rigoureux, visant à aboutir à une connaissance vraie, de la réalité concrète du passé, c'est-à-dire.

1. Le même mot, en français, en anglais, en allemand, s'applique à la réalité historique et à la connaissance que nous en prenons. 2. Histoire, *history*, *Geschichte* désignent à la fois le devenir de l'humanité et la science que les hommes s'efforcent d'élaborer de leur devenir (même si l'équivoque est atténuée, en allemand, par l'existence de mots, *Geschehen*, *Historie*, qui n'ont qu'un des deux sens). /
3. Cette ambiguïté me paraît bien fondée ; la réalité et la connaissance de cette réalité sont inséparables l'une de l'autre d'une manière qui n'a rien de commun avec la solidarité de l'objet et du sujet. / 4. La science physique n'est pas un élément de la nature qu'elle explore (même si elle le devient en la transformant). 5. La conscience du passé est constitutive de l'existence historique. / 6. L'homme n'a vraiment un passé que s'il a conscience d'en avoir un, car seule cette conscience introduit la possibilité du dialogue et du choix. 7. Autrement, les individus et les sociétés portent en eux un passé qu'ils ignorent, qu'ils subissent passivement. 8. Ils offrent éventuellement à un observateur une série de transformations, comparables à celles des espèces animales et susceptibles d'être rangées en un ordre temporel. 9. Tant qu'ils n'ont pas conscience de ce qu'ils sont et de ce qu'ils furent, ils n'accèdent pas à la dimension propre de l'histoire. / 10. L'homme est donc à la fois le sujet et l'objet de la connaissance historique.

Raymond ARON, *Dimensions de la conscience historique*, 1961.

● Thèse : « La conscience du passé est constitutive de l'existence historique. »
● Argument :
• 1) Toutes les sociétés possèdent un passé. Deux possibilités : ce passé est connu ou inconnu. Si ce passé est connu, la société accède à la conscience de l'écart entre l'actuel et l'inactuel, du devenir, de la transformation des états. Naît du coup en elle, la conscience de la possibilité d'agir sur le cours des événements, et donc la volonté, et l'action proprement dite. Les événements ont alors une source dans la conscience.
• 2) Dans le cas contraire, l'homme est l'effet de processus sur lesquels il n'intervient pas.
• 3) En conclusion, toutes les sociétés possèdent un passé, mais toutes ne possèdent pas une histoire : l'histoire est liée à la conscience du passé.

1. **Doxa**, δόξα. Opinion. 1) jugement, avis, sentiment ; 2) ce à quoi l'on s'attend, ce que l'on croit possible, croyance ; 3) *part*., croyance philosophique, doctrine, par opposition à la « vérité pure » ; 4) *par suite*, opinion sans fondement, pure imagination, conjecture.
2. **Épistémè**, ἐπιστήμη. Science, connaissance vraie.
3. **Technè**, τέχνη. I. art manuel, industrie ; II. art, habileté à faire quelque chose ; III. *en gén*., moyen, expédient ; IV. produit de l'art, œuvre.

■ Quel est l'objet de l'histoire ?

1. Au début de ce siècle, on répétait volontiers, bien après Michelet, que l'histoire était « résurrection du passé ». 2. Beau thème, beau programme ! 3. La « tâche de l'histoire est de commémorer le passé, tout le passé », écrivait Paul Mantoux, en 1908. / 4. Voire : de ce passé, en fait, que retenait-on ? 5. Notre jeune historien de 1903 répondait, sans hésiter : « Ce qui est particulier, ce qui n'arrive qu'une fois est du domaine de l'histoire ». 6. Réponse classique, image de l'histoire que proposent volontiers, à l'exclusion de toute autre, philosophes et sociologues. 7. Émile Bréhier, l'historien de la philosophie, sur le bateau qui nous emportait vers le Brésil en 1936, n'en voulait pas démordre, au cours de nos amicales discussions. 8. Ce qui se répétait dans la vie passée était, pour lui, du domaine de la sociologie, de la boutique de nos voisins. 9. Tout le passé n'était donc pas à nous. 10. Mais ne discutons pas. / 11. Je me suis, comme tout historien, attaché, moi aussi, aux faits singuliers, à ces fleurs d'un jour, si vite fanées et que l'on ne tient pas deux fois entre ses doigts. 12. Bien plus, je crois qu'il y a toujours, dans une société, vivante ou défunte, des milliers et des milliers de singularités. 13. Et surtout, si l'on saisit cette société dans son ensemble, on peut affirmer qu'elle ne répétera jamais ce qu'elle est en son entier : elle s'offre comme un *équilibre* provisoire, mais original, unique.
14. J'approuve donc Philippe Ariès d'axer son histoire sur une reconnaissance des différences entre les âges et les réalités sociales. // 15. Mais l'histoire n'est pas seulement la différence, le singulier, l'inédit – ce que l'on ne verra pas deux fois. 16. Et d'ailleurs l'inédit n'est jamais parfaitement inédit. 17. Il cohabite avec le répété ou le régulier. 18. Paul Lacombe disait, au sujet de Pavie (24 février 1525) ou mieux de Rocroi (19 mai 1643) que certains incidents de ces batailles « relèvent d'un système d'armement, de tactique, d'habitudes et de mœurs guerrières qu'on retrouve dans bon nombre d'autres combats de l'époque ». 19. Pavie, c'est, d'une certaine façon, le début de la guerre moderne, un événement, mais dans une famille d'événements. 20. Au vrai, comment croire à cette histoire exclusive de événements uniques ? 21. François Simiand, citant Paul Lacombe, en tombait d'accord et reprenait à son compte l'affirmation de l'historien : « Il n'est pas de fait où ne puisse se distinguer une part d'individuel et une part de social, une part de contingent et une part de régularité. » 22. Ainsi, dès le début de ce siècle, une protestation, un doute au moins s'élevait contre une histoire restreinte aux événements singuliers, et de ce fait prestigieux, à cette histoire « linéaire », « éventuelle », *événementielle*, finira par dire Paul Lacombe. //
23. Dépasser l'événement, c'était dépasser le temps court qui le contient, celui de la chronique, ou du journalisme – ces prises de conscience des contemporains, rapides, au jour le jour, dont les traces nous rendent, si vive, la chaleur des événements et des existences passés. 24. Autant se demander si, au-delà des événements, il n'y a pas une histoire inconsciente cette fois, ou mieux, plus ou moins consciente, qui, en grande partie, échappe à la lucidité des acteurs, les responsables ou les victimes : ils font l'histoire, mais l'histoire les emporte.
25. Cette recherche d'une histoire non événementielle s'est imposée de façon impérieuse au contact des autres sciences de l'homme, contact inévitable (les polémiques en sont la preuve) et qui, en France, s'est organisé, au-delà de 1900, grâce à la merveilleuse *Revue de synthèse historique* d'Henri Berr dont la lecture, rétrospectivement, est si émouvante ; puis, au-delà de 1929, grâce à la vigoureuse et très efficace campagne des *Annales* de Lucien Febvre et Marc Bloch.
26. L'histoire s'est employée, dès lors, à saisir les faits répétés aussi bien que les singuliers, les réalités conscientes aussi bien que les inconscientes. 27. L'historien, dès lors, s'est voulu et s'est fait économiste, sociologue, anthropologue, démographe, psychologue, linguiste... 28. Ces nouvelles liaisons d'esprit ont été, eu même temps, liaisons d'amitié et de cœur. 29. Les amis de Lucien Febvre et de Marc Bloch, fondateurs, animateurs eux aussi des *Annales*, constituèrent un colloque permanent des sciences de l'homme, d'Albert Demangeon et de Jules Sion, les géographes, à Maurice Halbwachs le sociologue, de Charles Blondel et d'Henri Wallon, les psychologues, à François Simiand, le philosophe-sociologue-économiste. 30. Avec eux, l'histoire s'est saisie, bien ou mal, mais de façon décidée, de toutes les sciences de l'humain ; elle s'est voulue, avec ses chefs de file, une impossible science globale de l'homme. 31. Ce faisant, elle s'est abandonnée à un impérialisme juvénile, mais au même titre et de la même façon que presque toutes les sciences humaines d'alors, petites nations au vrai qui, chacune pour son compte, rêvaient de tout manger, de tout bousculer, de tout dominer.
32. Depuis lors, l'histoire a continué dans cette même ligne à se nourrir des autres sciences de l'homme. 33. Le mouvement ne s'est pas arrêté, s'il s'est, comme il fallait s'y attendre, transformé. Le chemin est long de *Métier d'historien*, testament de Marc Bloch, aux *Annales* d'après-guerre, conduites sous la seule direction, en fait, de Lucien Febvre. À peine les historiens, trop peu soucieux de méthode et d'orientation, l'auront-ils remarqué. 34. Cependant, au-delà de 1945, la question à nouveau s'est posée : quels étaient le rôle, l'utilité de l'histoire ? 35. Était-elle, devait-elle être seulement l'étude exclusive du passé ? 36. Si, pour les années écoulées, elle s'acharnait à lier la gerbe de toutes les sciences de l'homme ne s'ensuivrait-il pas, pour elle, d'inévitables conséquences ? 37. À l'intérieur de son domaine, elle était toutes les sciences de l'homme. 38. Mais où s'arrête le passé ?
39. Tout est histoire, dit-on pour en sourire. 40. Claude Lévi-Strauss écrivait dernièrement encore : « Car tout est histoire, ce qui a été dit hier est histoire, ce qui a été dit il y a une minute est histoire ». 41. J'ajouterai ce qui a été dit, ou pensé, ou agi, ou seulement vécu. 42. Mais si l'histoire, omniprésente, met en cause le social en son entier, c'est toujours à partir de ce mouvement même du temps qui, sans cesse, entraîne la vie, mais la dérobe à elle-même, éteint et rallume ses flammes. 43. L'histoire est une dialectique de la durée ; par elle, grâce à elle, elle est étude du social, de tout le social, et donc du passé, et donc aussi du présent, l'un et l'autre inséparables.

Fernand BRAUDEL, *Écrits sur l'histoire*, 1969.

● Thèse : L'histoire est donc la science totale de toutes les sciences de l'homme.
● Argument :
• 1) Au début du XXe s., on affirmait que l'histoire a pour objet le singulier, les différences, l'inédit, ce qui n'arrive qu'une fois, et que la sociologie a pour objet ce qui se répète, le régulier.
• 2) Or, l'inédit « cohabite avec le répété ou le régulier », un événement se retrouve dans une famille d'événements. Il faut savoir relier l'événement conscient et la part inconsciente qui échappe aux acteurs.
• 3) L'histoire a donc pour objet les faits répétés aussi bien que les singuliers, les réalités conscientes aussi bien que les inconscientes ». ainsi perçue l'histoire est amenée à puiser à toutes les autres sciences de l'homme (économie, sociologie, anthropologie, démographie, psychologie, linguiste, etc...).
• 4) Mais, le cours du temps lie indissolublement passé et présent, aussi l'étude du passé enveloppe le présent. L'histoire est donc la science totale de toutes les sciences de l'homme, enveloppant simultanément passé et présent.

L'histoire

Le problème de l'objectivité historique

1. Le problème de l'objectivité dans les sciences historiques est plus qu'un embarras scientifique, purement technique. / 2. L'objectivité, l'« extinction du soi » comme condition de la « pure vision » des choses (*das reine Sehen der Dinge* – Ranke) signifiait que l'historien s'abstenait de distribuer la louange et le blâme, en même temps qu'une attitude de parfaite distance dans laquelle il suivait le cours des événements tels qu'ils étaient révélés dans ses documents et ses sources. 3. Pour lui la seule limitation de cette attitude (...) résidait dans la nécessité de sélectionner les matériaux à partir d'une masse de faits qui, en regard de la capacité limitée de l'esprit humain et du temps limité de la vie humaine, paraissait infinie. 4. L'objectivité, en d'autres termes, signifiait le refus d'interférer aussi bien que le refus de juger. 5. Des deux, le refus de juger, le fait pour l'historien de s'abstenir de la louange et du blâme, était évidemment beaucoup plus facile à réaliser que la non-interférence ; toute sélection de matériel est en un sens une intervention dans l'histoire, et tous les critères de sélection placent le cours historique des événements dans certaines conditions dont l'homme est l'auteur et qui sont parfaitement analogues aux conditions que le physicien prescrit aux processus naturels dans l'expérience.

Hannah ARENDT, *La Crise de la culture*, « Le concept d'histoire », 1956.

● Thèse : Dans les sciences historiques, l'objectivité est irréalisable, car l'historien est obligé de sélectionner les matériaux.
● Propositions :
• (1) L'histoire a pour objet le cours des événements passés.
• (2) Pour réaliser son travail de construction du passé, l'historien s'appuie sur des matériaux, des sources.
• (3) L'histoire vise l'objectivité.
• (4) L'objectivité est définie comme « pure vision » des choses, effacement dans la vision du soi.
● Argument :
• 1) Dans les sciences historiques, l'objectivité (l'effacement de tout élément subjectif) dépend de deux conditions : l'absence de jugement, l'absence d'interférence dans les matériaux collectés.
• 2) Le refus de juger est facile à réaliser. Par contre, il est impossible de ne pas interférer : l'historien est obligé de sélectionner les matériaux.
• 3) La sélection des documents de la part de l'historien est une intervention dans l'histoire, comme le physicien est l'auteur des processus qu'il analyse dans une expérience.

Qu'est-ce qu'un fait historique ?

1. Si tout ce qui est arrivé est également digne de l'histoire, celle-ci ne devient-elle pas un chaos ? 2. Comment un fait y serait-il plus important qu'un autre ? 3. Comment tout ne se réduit-il pas à une grisaille d'événements singuliers ? 4. La vie d'un paysan nivernais vaudrait celle de Louis XIV, ce bruit de klaxons qui monte en ce moment de l'avenue vaudrait une guerre mondiale... 5. Peut-on échapper à l'interrogation historiste ? 6. Il faut qu'il y ait un choix en histoire, pour échapper à l'éparpillement en singularités et à une indifférence où tout se vaut. / 7. La réponse est double. 8. D'abord l'histoire ne s'intéresse pas à la singularité des événements individuels, mais à leur spécificité (...) ; ensuite les faits, comme on va voir, n'existent pas comme autant de grains de sable. 9. L'histoire n'est pas un déterminisme atomique : elle se déroule dans notre monde, où effectivement une guerre mondiale a plus d'importance qu'un concert de klaxons ; à moins que – tout est possible – ce concert ne déclenche lui-même une guerre mondiale ; car les « faits » n'existent pas à l'état isolé : l'historien les trouve tout organisés en ensembles où ils jouent le rôle de causes, fins, occasions, hasards, prétextes, etc. 10. Notre propre existence, après tout, ne nous apparaît pas comme une grisaille d'incidents atomiques ; elle a d'emblée un sens, nous la comprenons ; pourquoi la situation de l'historien serait-elle plus kafkéenne ? 11. L'histoire est faite de la même substance que la vie de chacun de nous.
12. Les faits ont donc une organisation naturelle, que l'historien trouve toute faite, une fois qu'il a choisi son sujet, et qui est inchangeable : l'effort du travail historique consiste justement à *retrouver* cette organisation : causes de la guerre de 1914, buts de guerre des belligérants, incident de Sarajevo ; les limites de l'objectivité des explications historiques se ramènent en partie au fait que chaque historien parvient à pousser plus ou moins loin l'explication. 13. À l'intérieur du sujet choisi, cette organisation des faits leur confère une importance relative : dans une histoire militaire de la guerre de 1914, un coup de main aux avant-postes importe moins qu'une offensive qui occupa à juste raison les grands titres des journaux ; dans la même histoire militaire, Verdun compte davantage que la grippe espagnole. 14. Bien entendu, dans une histoire démographique, ce sera l'inverse. 15. Les difficultés ne commenceraient que si l'on s'avisait de demander lequel, de Verdun et de la grippe, compte le plus absolument, du point de vue de l'Histoire. 16. Ainsi donc : les faits n'existent pas isolément, mais ont des liaisons objectives ; le choix d'un sujet d'histoire est libre, mais, à l'intérieur du sujet choisi, les faits et leurs liaisons sont ce qu'ils sont et nul n'y pourra rien changer ; la vérité historique n'est ni relative, ni inaccessible comme un ineffable au-delà de tous les points de vue, comme un « géométral ».

Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, 1971.

● Thèse : L'objet de l'historien est de retrouver l'organisation naturelle des « faits » historiques, leurs liaisons objectives.
● Argument :
• 1) Notre vie et l'histoire sont faites de la même substance. Or, notre vie ne nous apparaît pas comme un chaos gris d'événements atomiques, où indifféremment tout se vaut.
• 2) Le devenir est composé d'ensembles organisés de « faits ».
• 3) L'objet de l'historien est de retrouver cette organisation naturelle, leurs liaisons objectives.

1. *Facta* ! oui *facta ficta*[4] ! 2. L'historien n'a pas à s'occuper des événements tels qu'ils se sont passés en réalité, mais seulement tels qu'on les suppose[5] s'être passés : car c'est ainsi qu'ils ont produit leur *effet*. 3. Il en est de même pour lui des héros présumés[6]. 4. Son objet, ce que l'on appelle l'histoire universelle : qu'est-ce sinon des opinions présumées sur des actions présumées qui, à leur tour, ont donné lieu à des opinions et des actions dont la réalité cependant s'est immédiatement évaporée et n'*agit* plus que comme une vapeur, - c'est un continuel enfantement de fantômes sur les profondes nuées de la réalité impénétrable. 5. Tous les historiens racontent des choses qui n'ont jamais existé si ce n'est dans l'imagination.

Friedrich NIETZSCHE, *Aurore*, § 307, 1881.

● Thèse : Les faits passés sont des fictions.
● Argument :
• 1) Dans la mesure où toute action une fois accomplie est aussitôt évanouie, les représentations qu'on peut en avoir à distance dans le temps ne peuvent être que des suppositions. Ce qui est passé est définitivement insaisissable.
• 2) L'histoire porte sur une réalité fantômale.
• 3) Autrement dit, le discours de l'histoire est une construction de l'imagination.

4. Les faits sont des fictions.
5. **Supposer**. [Le compl. d'obj. est une complét. introd. par *que*] Considérer quelque chose comme probable ; poser quelque chose comme hypothèse.
6. **Présumé**. *Adj.* Qui est supposé par hypothèse, par conjecture.

1. Les choses ou les processus physiques ne sont pas tous immédiatement mesurables ; en de nombreux cas, sinon en la plupart, nous sommes tributaires de méthodes indirectes de vérification et de mesure. 2. Mais les faits physiques sont toujours reliés par des lois causales à d'autres phénomènes qui sont directement observables ou mesurables. 3. Si un physicien doute des résultats d'une expérience, il peut la recommencer et la rectifier. 4. Il trouve ses objets présents à chaque instant, prêts à répondre à ses questions. / 5. Mais le cas est différent pour l'historien. 6. Ses faits appartiennent au passé, et le passé est irrémédiablement révolu. 7. Nous ne pouvons pas le reconstruire ; nous ne pouvons l'éveiller à une nouvelle vie - au simple sens physique et objectif du terme. 8. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous *rappeler* le passé - lui redonner une existence idéale. 9. La reconstruction idéale, et non l'observation empirique, constitue la première étape de la connaissance historique. 10. Ce que nous appelons un fait scientifique est toujours la réponse à une question scientifique formulée préalablement. 11. Mais sur quoi l'historien peut-il faire porter cette question ? 12. Il ne peut participer à des manières de vivre passées ni pénétrer les formes d'une vie antérieure. 13. Il ne peut approcher son objet qu'indirectement. 14. Il doit consulter les sources ; mais celles-ci ne sont pas des choses physiques au sens usuel du terme. 15. Elles impliquent toutes un moment nouveau spécifique. // 16. L'historien, comme le physicien, vit dans un monde matériel. 17. Pourtant, ce qu'il trouve au commencement même de sa recherche n'est pas un monde d'objets physiques, mais un univers symbolique, un monde de symboles. 18. Il doit, en premier lieu apprendre à lire ces symboles. 19. Tout fait historique, aussi simple puisse-t-il paraître, ne peut être déterminé et compris que par une telle analyse préalable des symboles. 20. Les premiers objets immédiats de la connaissance historique ne sont pas des choses ou des événements, mais des documents et des archives. 21. Ce n'est que par la médiation et l'intervention de ces données symboliques que nous pouvons saisir les données historiques véritables, les événements et les hommes du passé.

Ernst CASSIRER, *Essai sur l'homme*, 1944.

● Thèse : Les événements passés sont des reconstructions idéales à partir de données symboliques.
● Argument :
• 1) Alors que les objets du physicien sont présents, tout prêts à répondre à des questions, les faits qui intéressent l'historien sont à jamais révolus. Les questions de l'historien ne portent pas sur des réalités effectives, mais sur des sources, à partir desquelles il reconstruit idéalement le passé.
• 2) Ainsi, la recherche historique ne procède pas d'objets physiques mais de symboles qu'elle s'efforce d'interpréter.
• 3) C'est à travers la médiation de l'analyse d'un monde de symboles que sont appréhendés les hommes du passé.

1. Fabrice[7] voudrait voir la bataille de Waterloo[8] comme on voit un paysage et il ne trouve rien que des épisodes confus. / 2. L'Empereur sur sa carte l'aperçoit-il vraiment ? 3. Mais elle se réduit pour lui à un schéma non sans lacunes : pourquoi ce régiment piétine-t-il ? 4. Pourquoi les réserves n'arrivent-elles pas ? / 5. L'historien qui n'est pas engagé dans la bataille et la voit de partout, qui réunit une multitude de témoignages et qui sait comment elle a fini, croit enfin l'atteindre dans sa vérité. 6. Mais ce n'est qu'une représentation qu'il nous en donne, il n'atteint pas la bataille même, puisque, au moment où elle a eu lieu, l'issue en était contingente, et qu'elle ne l'est plus quand l'historien la raconte, puisque les causes profondes de la défaite et les incidents fortuits qui leur ont permis de jouer étaient, dans l'événement singulier de Waterloo, déterminants au même titre, et que l'historien replace l'événement singulier dans la ligne générale du déclin de l'Empire. // 7. Le vrai Waterloo n'est ni dans ce que Fabrice, ni dans ce que l'Empereur, ni dans ce que l'historien voient, ce n'est pas un objet déterminable, c'est ce qui advient aux confins de toutes les perspectives et sur quoi elles sont toutes prélevées.

Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, IIe partie, chap. IV, 1945.

● Thèse : Un événement passé n'est pas un objet déterminable.
● Argument :
• 1) Fabrice, présent sur le champ de bataille, ne saisit que des épisodes de la bataille Waterloo.
• 2) Pour Napoléon, la bataille n'est qu'un schéma.
• 3) L'historien n'en a qu'une représentation, sans avoir accès à tous les incidents fortuits qui ont joué.
• 4) Waterloo, en tant qu'au-delà de toutes les perspectives possibles, n'est pas un objet déterminable.

1. Les faits que l'expérience nous propose sont soumis par la science à une analyse dont on ne peut pas espérer qu'elle soit jamais achevée puisqu'il n'y a pas de limites à l'observation, qu'on peut toujours l'imaginer plus complète ou exacte qu'elle n'est à un moment donné. 2. Le concret, le sensible assignent à la science la tâche d'une élucidation interminable, et il résulte de là qu'on ne peut le considérer, à la manière classique, comme une simple apparence destinée à être surmontée par l'intelligence scientifique. / 3. Le fait perçu et d'une manière générale les événements de l'histoire du monde ne peuvent être déduits d'un certain nombre de lois qui composeraient le visage permanent de l'univers ; c'est, inversement, la loi qui est une expression approchée de l'événement physique et en laisse subsister l'opacité. 4. Le savant d'aujourd'hui n'a plus, comme le savant de la période classique, l'illusion d'accéder au cœur des choses, à l'objet même. 5. Sur ce point, la physique de la relativité confirme que l'objectivité absolue et dernière est un rêve, en nous montrant chaque observation strictement liée à la position de l'observateur, inséparable de sa situation, et en rejetant l'idée d'un observateur absolu. 6. Nous ne pouvons pas nous flatter, dans la science, de parvenir par l'exercice d'une intelligence pure et non située à un objet pur de toute trace humaine et tel que Dieu le verrait. 7. Ceci n'ôte rien à la nécessité de la recherche scientifique et ne combat que le dogmatisme d'une science qui se prendrait pour savoir absolu et total. 8. Ceci rend simplement justice à tous les éléments de l'expérience humaine et en particulier à notre perception sensible.

Maurice MERLEAU-PONTY, *Causeries*, 1948.

● Thèse : Les faits concrets sont inaccessibles.
● Arguments :
• Le réel est d'une richesse, profusion, complexité inépuisable. Autrement dit, l'observation est sans limites (on peut toujours l'imaginer plus complète) – car toujours fonction d'une perspective ; toute construction intellectuelle ne peut être qu'approximative ;

7. « Une heure avant le jour, le lendemain, Fabrice était sur la route, et, à force de caresses, il était parvenu à faire prendre le trot à son cheval. Sur les cinq heures, il entendit la canonnade : c'étaient les préliminaires de Waterloo. » (Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Livre premier, chap. II, 1839)

8. La bataille de Waterloo s'est déroulé le 18 juin 1815 à Waterloo, à vingt kilomètres au sud de Bruxelles. Elle a opposé l'armée française, dirigée par Napoléon Ier, à l'armée des Alliés, dirigé par le duc Wellington.